

CHAPITRE 3

Différenciation des emplacements et appropriation des places publiques

INTRODUCTION :

Dés l'origine, les groupes humains ont donné à leurs établissements spatiaux un ensemble de significations et d'attributions liées à un ensemble de pratiques et de représentations sociales et symboliques ; chaque culture conçoit et organise l'espace différemment ; au sein des espaces libres publics se produisent différents pratiques et échanges sociaux.

Lorsque nous parlons d'espaces libres, nous nous référons à ces entités urbanistiques réceptrices de la mobilité qui rend possible l'usage collectif de la ville construite. Nous intégrons dans cette mobilité tout type d'échanges s'effectuant dans la ville, dont la logique interne détermine la présence d'une vaste structure étendue à toute la ville et disposant de la capacité d'organiser ce qui représente son aspect le plus spécifique et le plus concret : l'existence du fait public. (MORA. A. A, 2002).

L'espace urbain public n'est pas seulement un espace construit mais également un espace socioculturel, l'appropriation de cet espace est influencée par les comportements et les attitudes de leurs usagers en milieu urbain, cela veut dire que cet espace a une dimension socioculturelle. La sociologie urbaine a trouvé dans cet espace un vaste champ de recherches et d'expériences, il constitue un terrain privilégié pour l'observation des modes de vie et des comportements des citoyens.

Pour la sociologie, l'espace ne prend sens et ne peut se comprendre et s'interpréter en dehors des pratiques sociales qui le façonnent. Comme la ville n'est pas construite pour une seule personne mais pour un grand nombre de gens ayant des passés, des occupations, de classes sociales extrêmement diverses, l'essentiel de notre réflexion porte sur les facteurs qui influencent les relations sociales entre les personnes lesquelles diffèrent d'un emplacement à un autre et l'impact de ces relations sur l'appropriation des places publiques. Dans ce chapitre l'appropriation des places publiques va être abordée d'un point de vue sociologique, pour montrer l'influence des facteurs sociologiques, qui se manifestent de façon différente d'un emplacement à un autre.

1- L'ESPACE INFORMEL

HALL. E T, 1971, dans son livre « la dimension cachée », a envisagé l'expérience de l'espace qui appartient à la catégorie la plus importante pour l'individu puisqu'elle comprend les distances que nous observons dans nos contacts avec autrui. « *J'ai appelé cet espace informel parce qu'il échappe à la formulation, et non parce qu'il est dépourvu de forme ou d'importance* » (HALL. E T, 1971).

Les modèles de l'espace informel ont une configuration précise et une signification, tacite certes, mais si profonde qu'il joue un rôle fondamental dans la définition des cultures.

L'homme ne peut échapper à l'emprise de sa propre culture, qui atteint jusqu'aux racines mêmes de son système nerveux et façonne sa perception du monde. La culture est en majeure partie une réalité cachée qui échappe à notre contrôle et constitue la trame de l'existence humaine.

2- L'ESPACE VÉCU

L'observation du vécu d'une place : de ses points chauds, de ses pistes, de ses courants, de ses zones d'activités, de calme ou de repos, de ses bruits et de ses silences, nous sera plus que précieuse, indispensable, pour comprendre le fonctionnement du lieu et sa vie. Le terme, bien qu'il soit ambigu, permet de recouvrir l'ensemble des fonctions et des rôles qui déterminent l'attraction de cet espace : administration, culture, religion, commerce, habitat, circulation. (BERTRAND. J. M, LISTOWSKI. H, 1984). Les fonctions les plus couramment présentes sur les places publiques, procèdent évidemment de la nature de celles-ci vouées aux rassemblements et au passage.

L'espace vécu repose sur des critères qui sont de véritables principes régulateurs dans l'activité. On peut citer tout d'abord le critère de confort. Le deuxième important est celui de la dominance, il s'agit de l'espace vécu en tant qu'il contribue à créer ou à renforcer le sentiment d'emprise sur le lieu dans lequel on passe la majeure partie de la journée. Le troisième critère, c'est le degré de personnalisation de l'espace, celui-ci permet surtout de voir le type d'autonomie que l'individu s'accorde là où il se trouve. Cette autonomie est directement liée à la façon dont il perçoit très intimement la nature de son activité. (FISCHER. N-G, 1983). L'espace vécu, passe à travers le filtre subjectif de la perception, lequel est conditionné par les expériences antérieures De l'être humain, son langage, sa culture. (MEISS. P-V, 1995).

3- ENVIRONNEMENT SOCIAL ET COMPORTEMENT HUMAIN

Selon FISCHER. N-G, 1997, l'environnement ne se mesure pas en mètres, ni en unités d'informations, ni en opérations successives, mais en taux d'ouverture et de fermeture, d'opacité et de porosité. Bref c'est une intonation plus que des mots. C'est pour ces intonations que les uns choisissent un endroit et les autres choisissent un autre, tel quartier ou tel autre, telle place ou telle autre.

Les relations qu'entretiennent les individus et les groupes avec leur environnement social sont étudiées depuis une vingtaine d'années par une discipline à présent reconnue au sein des sciences humaines : la psychologie de l'environnement. (FISCHER N-G, 1997). Cette discipline permet de comprendre comment la relation à l'espace peut influencer le comportement individuel et social. L'environnement n'est pas un ensemble de gens et d'objets, c'est un lieu où les gens se rencontrent et les objets s'utilisent.

HALL. E T. dans son célèbre ouvrage « la dimension cachée », a mis en évidence divers types de distances, nommées « Bulles », qui peuvent être intimes, personnelles, sociales, publiques. Elles impliquent que, selon les cultures et les situations, les personnes interagissent en utilisant l'espace de façon différente. Il désigne par le terme de « proxémie » l'usage que l'homme fait de l'espace nécessaire à l'équilibre de tout être humain. Pour l'homme elle est culturelle. Si on ne connaît pas les valeurs culturelles d'un groupe donné, on ne peut pas savoir comment fonctionne l'espace. « *Le terme de « proxémie » est un néologisme que j'ai créé pour désigner l'ensemble des observations et théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique* ». (HALL. E T, 1971). Il définit l'ensemble des observations concernant l'usage de l'espace par l'homme.

Selon BERTRAND. M J, 1978, la notion « d'environnement de qualité » est d'abord sociale avant d'être une justification économique, elle assure la permanence de la localisation d'un type d'activité économique sur un site donné.

D'après les interventions de BRUNO VINCENT le 16.01.97 et de GUSTAVE N. FISCHER le 20.02.98 ; La perception d'un environnement est issue de notre apprentissage social, de nombreux éléments de l'environnement sont en fait le résultat de l'apprentissage social qui nous a permis d'intégrer des normes, des valeurs qui lui sont propres. Il en est ainsi des édifices religieux qui sont porteurs d'indices sacrés dans notre culture. On adapte notre comportement en fonction du lieu. On se comporte différemment en entrant dans un bistrot ou dans une église ; on se comporte d'une façon adaptée aux normes véhiculées par l'espace. La

perception des espaces est donc liée aux valeurs sociales attachées aux lieux ; tout espace est perçu comme un langage en fonction d'un répertoire culturel, propre à un groupe donné. Il est donc important de le connaître pour comprendre la manière dont les choses sont perçues.

4- PLACE PUBLIQUE ET SOCIABILITE PUBLIQUE

LEDROUT RAYMOND, 1979, dans son célèbre ouvrage « Sociologie urbaine », montre qu'il y a un emplacement à partir duquel va s'opérer toute l'évolution des agglomérations. Ce lieu privilégié, ce point de polarisation est la « place ». L'espace social des collectivités va se constituer à partir de ce centre, qui est le point de convergence des rues, qui limitent les groupes d'habitations. « *A l'origine, mis a part les réunions privées au foyer de l'un ou de l'autre, les réunions publiques, de loin les plus importantes, avaient lieu sur (la place)* ». Le « marché » est l'un de ces rassemblements périodiques qui se tient dans la place. La place publique structure l'espace parce que c'est à travers elle que s'organise la vie de la collectivité. « *La place n'est pas le centre topographique des habitations rassemblées ou l'emplacement vide, elle est le lieu social du culte et en général des réunions périodiques* ». (LEDROUT. R.).

Idéalisée à la fin du XVI^{ème} siècle par ANDREA PALLADIO (Livre Troisième, ch. XVI), la place publique doit à la fois offrir « *la commodité de s'assembler pour négocier et traiter des affaires domestiques* ». (CULOT, M 1984).

Il s'agissait d'un concept qui désignait à la fois des lieux ouverts, où se déroulait la vie collective des citoyens et les lieux symboliques, porteurs de la personnalité d'une ville. Isolé du contexte social, la place publique devient une donnée objective purement formelle. La charte d'ATHENES marquait cette conception fonctionnelle en définissant et classant les besoins à satisfaire, en les normalisant. Les caractéristiques sociales d'un lieu justifient les relations éloignées ou difficiles entre les personnes.

Dans nos sociétés contemporaines, la distance sociale était vue comme suspecte. Dans la ville moderne, on avait ainsi oublié l'art de la civilité, cette activité qui protège-le-moi des autres moi et lui permet donc de jouir de la compagnie d'autrui... la civilité consiste à traiter les autres comme des étrangers (des inconnus), à forger avec eux des liens sociaux respectant cette distance première. (GERMAIN. A, 2002). Un sociologue allemand, GEORGE SIMMEL, avait déjà montré au début du siècle que cette aptitude à garder ses distances est à la fois une condition pour communiquer avec autrui et un moyen de protéger son intégrité dans la ville.

Pour RICHARD SENNETT, « La tyrannie de l'intimité » avait fait perdre de vue l'importance de la sociabilité publique dans les rapports sociaux et, par extension, le rôle crucial joué par l'espace public dans la ville contemporaine.

GERMAIN ANNIK, 2002, voyait dans les places publiques des lieux de réconciliation sociale. La fragmentation sociale de nos sociétés contemporaines inspire à nos aménageurs des projets misant sur le potentiel de sociabilité des places publiques pour reconstruire une ville plus conviviale.

Toutes les caractéristiques citées ci-dessus, montrent que la place publique joue un rôle important dans l'intensité des relations sociales, c'est l'emplacement à partir duquel va s'opérer toute l'évolution des agglomérations de plus en plus vastes et de plus en plus différenciées, les communications qui se déroulent au sein de cet espace, constituent le fondement de la culture, davantage, celui de la vie même. L'appropriation de la place publique dépend donc de l'intensité des relations sociales, qui varie d'un emplacement à un autre.

5- L'EMPLACEMENT DE LA PLACE

L'emplacement de la place et sa situation dans le tissu urbain lui confèrent une situation différente dans la ville et une image particulière dans notre lecture. La lecture de la place dans la ville dépend essentiellement de son parcours, dans le sens aussi bien physique que visuel.

Une place est à la fois un espace « convergent », selon la terminologie urbanistique, c'est-à-dire ayant des éléments susceptibles d'attirer les citoyens, et un espace « divergent » qui impose une certaine relation aux structures urbaines alentours (tracé des rues, localisation des commerces, itinéraires des transports publics, flux de circulation, etc.), et qui suppose que le passant prenne conscience des relations de la place avec le reste du quartier. (BERTRAND. M. J, LISTOWSKI. H, 1984). La place n'a jamais été un espace autonome : elle a toujours été définie en relation avec l'espace urbain qui l'entoure. Et la place n'est un endroit public important qu'à condition qu'elle fasse partie des fonctions de base de la reproduction de la vie publique. (PELLEGRINO. P, 1994).

La place peut être l'aboutissement, ou se situer à la convergence de plusieurs axes, comme l'est la place de l'ETOILE. Elle peut être traversée par des axes importants comme la Concorde ou la place des VICTOIRES. Elle peut être en dehors des principales circulations, « engloutie » dans le tissu urbain, telle la place des VOSGES. (...) La manière selon laquelle la place est

« vue » dans la ville dépend beaucoup des « arrivées », qu'elles soient frontales, axiales, en biais ou latérales ; chaque situation ménage les autres perspectives et détermine l'orientation (...). Des vues orientées, comme à l'Etoile ou à la place Vendôme ou encore à la place Stanislas à NANCY, ménagent de profondes perspectives et quadrillent la ville. Les grandes ouvertures telles la Concorde à PARIS ou le Capitole à ROME, permettent d'entrer en contact avec de larges parties du paysage urbain. (BERTRAND. J. M, LISTOWSKI. H, 1984). La nature des axes qui traversent la place, qu'ils soient de forte activité commerciale ou de forte circulation mécanique ; ou qu'ils soient d'une grande ouverture ménageant de profondes perspectives, influencent l'appropriation de la place publique.

Selon QUATREMER DE QUINCY, Il y a des moments où la place doit être au centre d'une ville : telle est celle qui correspond aux affaires ou aux besoins journaliers du plus grand nombre de personnes. C'était le rendez-vous universel, le lieu de réunion où, pour toutes sortes de motifs, le plus grand nombre passait la journée entière.

Pour CLOQUET. L, dans un projet de nouveau quartier, l'on doit réserver d'abord des espaces pour les édifices publics. On les prend pour centre de perspectives dans le tracé des rues, en leur conservant, soit les parties concaves des rues larges, soit les places monumentales. Il vaut mieux les planter en bordure d'une place publique. (JAKOVLJEVIC. N, CULOT. M, 1984).

Selon PELLEGRINO. P. 1994, tous les ensembles spatialement délimités ne sont pas valorisés de la même manière dans un sentiment d'appartenance, certains sont spécifiques, d'autres sont génériques et contiennent des espaces spécifiques.

Les caractéristiques citées ci-dessus se différencient d'un emplacement à un autre, c'est-à-dire selon l'emplacement de la place dans le tissu urbain, donc pour savoir les éléments qui contribuent à l'animation des places publiques, il faut connaître les éléments qui contribuent à l'animation du lieu où se trouve la place et les facteurs qui contribuent à l'intensité des relations sociales, qui se manifestent dans ces places publiques.

6- FACTEURS RELATIFS A L'EMPLACEMENT ET INFLUENÇANT L'APPROPRIATION DE LA PLACE PUBLIQUE

6-1- L'identité :

Il est nécessaire de distinguer deux types de manifestations de l'identité :

a) L'identité privée, l'affirmation d'identité à soi-même et à son groupe intime : les indices peuvent être relativement « privés » et subtils ; il suffit qu'il soit reconnaissable par les initiés.

b) L'identité publique, l'affirmation d'identité à d'autres en établissant une distinction entre « eux » et « nous » : les indices doivent être clairs et vulgarisés.

Dans les deux cas, le support d'identité n'est efficace qu'à condition d'être connu et reconnu par d'autres. Il implique un accord tacite ou explicite, une convention, une tradition.

Les indices distinctifs d'une identité, se précisent par l'accumulation de notre expérience de vie sociale dans une culture donnée. (MEISS. P.V, 1995).

Selon, BUHLMANN. M, 2007, l'identité communale est un concept multi dimensionnel qui peut se décliner en fonction de trois dimensions au moins : l'attachement affectif à sa commune se nourrit du sentiment d'attachement avec la commune de résidence, du sentiment d'attachement au voisinage et de la satisfaction subjective de la vie dans la commune.

STUBBEN, dans son rapport au congrès de l'art public, affirme : « *La conservation des particularités locales, tant au point de vue du paysage que de l'architecture ou de l'histoire, doit rester une condition essentielle de la création des nouveaux quartiers des villes comme de la transformation des vieux quartiers* ». (JAKOVLJEVIC. N, CULOT. M, 1984).

6-2- La culture :

Les modèles de relations à l'espace ne sont pas les mêmes en fonction des sociétés. L'espace prend une signification différente pour chacun d'entre nous, dans la mesure où la relation est très personnelle. Un des facteurs déterminant de cette relation à l'espace est la culture. Cette notion est fondamentale lorsqu'on parle de l'appropriation de l'espace, en effet malgré des traits culturels communs, il existe toujours des points de divergences.

HALL. E T, 1971, dans « La dimension cachée », a donné des exemples où la culture peut faire varier les perceptions de chaque personne par rapport à l'espace, les interprétations sont alors disparates. Il a donné l'exemple de la signification de la porte fermée et ouverte chez les Allemands et les Américains.

Une porte fermée et une porte ouverte n'ont pas non plus la même signification. Les Américains les laissent ouvertes tandis que les allemands les ferment car le contraire produirait chez eux un effet désordonné. La porte préserve alors l'intégrité de la pièce et assure une frontière protectrice qui préserve d'un contact trop intime.

Tout l'espace urbain est caractérisé par des éléments de natures diverses mais spécifiques qui constituent sa personnalité. Ces éléments sont perçus par leur nature propre, leur forme qui les identifie dans le tissu urbain et par leur répétition, leurs liens géographiques et fonctionnels qui assurent l'homogénéité du cadre de vie dont la connaissance n'est que partielle, individu et groupe se réfèrent à leur culture, à leurs conditions sociales et économiques. Chacun perçoit ce qui l'intéresse, ce qu'il est habitué à voir, comprenant selon sa culture apprise et ses reflexes socioculturels hérités. (BERTRAND. JM, 1978).

La notion de culture entre donc pour une part importante dans l'aménagement de l'espace tant au niveau de la sphère privée qu'au niveau de la sphère publique. La culture pousse les usagers à utiliser l'espace chacun à sa manière. Il est important de comprendre comment les populations concernées perçoivent l'espace. Il est important de prendre en compte les variations dans l'impact de la culture sur la participation des individus à la vie sociale et l'appropriation de l'espace.

L'influence de la culture sur l'appropriation de la place publique :

L'architecture et la ville sont exclusivement déterminées par la culture et leurs formes d'expressions sont fondamentalement contraintes par les formes du contenu culturel. (KRAMPEN. M. 1994). La perception de l'espace varie selon les cultures et conduit à des perceptions très différentes de l'espace et des relations des individus dans l'espace.

L'homme doit exercer d'autres activités en dehors de chez lui, pour sauvegarder son équilibre. L'une de ces activités se rapporte au "délassement" de l'esprit et à l'enrichissement des sensations de l'homme. On peut appeler ces besoins, des besoins socioculturels. Il existe de très nombreux moyens de les satisfaire, à l'occasion de divers genres de manifestations qui peuvent avoir lieu dans les places publiques. L'ensemble de ces manifestations, indépendamment du rôle qu'elles remplissent pour le repos et l'épanouissement de l'homme, donne aussi la mesure du développement de la ville en tant que produit culturel.

Parmi les facteurs qui ont contribué à la perte de l'espace public, FRANÇOIS. T, 2002, soulignera tout d'abord ceux qui relèvent de la culture. La révolution culturelle a été exaltée par une révolution technologique qu'elle a vraisemblablement contribué à cette transformation. En tout cas microprocesseur, micro-ordinateurs, téléphones mobiles et internet ont modifié beaucoup plus de notre vie quotidienne et nos habitudes, notre perception de l'espace et du temps. La ville aujourd'hui se trouve confrontée dans sa vie culturelle à des

problèmes de structure, d'organisation et d'animation, elle doit disposer des lieux de réunions au niveau des quartiers.

6-3- La vie sociale du quartier :

Les enquêtes sur le quartier vécu montrent une organisation complexe, où plusieurs facteurs interviennent et chaque facteur régit par ses caractéristiques propres les autres facteurs. (BERTRAND. M J, 1978).

Les sociologues sont les premiers à s'intéresser au quartier. Le quartier n'est pas une pure délimitation topographique ou administrative. « *Le quartier a eu des origines et des fortunes diverses, mais dans toutes les villes, sa réalité est au cœur des processus de structurations et de déstructurations sociologiques* » (LEDROUT. R. 1979).

Le quartier sociologique, qui est le plus élaboré, est fondé sur la notion de proximité et de voisinage, car les phénomènes de partition sociale, politique ou économique rassemblent dans des types d'habitat caractérisés, dans certains îlots ou groupes d'îlots, des personnes appartenant à des catégories socialement proches ou complémentaires. Le quartier sociologique est formé d'un enchaînement de relations sociales constituées sur la base de la proximité résidentielle. (BERTRAND. M J, 1978).

La réalité sociologique du quartier est au cœur des processus de structurations sociologiques, ils ont une base sociologique professionnelle (quartier des marchands, des tanneurs, etc.), ou ethnique (quartier noir, ghetto,...), ou sociale (quartier ouvrier, quartier riche, bidonville,...). Il s'agit de savoir, et de saisir les relations entre les conditions spatiales et les conditions sociales pour mieux comprendre la réalité du quartier. La structuration de la vie collective des quartiers est en relation avec divers traits spécifiques de la population, de l'habitat, de l'urbanisme, etc. les variations de ces traits sont associées aux phénomènes d'accentuation ou d'atténuation de la vie sociale du quartier.

La vie collective est celle qui rassemble les individus avec leurs relations dans une unité ayant sa vie propre. On peut observer cette vie dans les manifestations, cérémonies et réunions diverses qui concernent les membres de la collectivité. (LEDROUT. R. 1979). Une des raisons de la faiblesse de la vie publique est la médiocre participation des habitants du quartier à cette vie. Pour qu'il y ait une participation et intégration collective, il faudrait que tous les habitants éprouvent également leur appartenance au quartier et en tirent le sens d'un intérêt

commun, or ce sentiment d'appartenance est souvent très faible, aujourd'hui il est effacé par d'autres sentiments d'appartenances.

6-4- Le caractère du quartier :

Le « quartier » a une place bien distincte qui tient à la valeur que l'habitant attribue à son cadre de vie, dans une acception plus large que seulement architecturale. Il suppose une prise de possession du paysage qui est sécurisante psychiquement et socialement. Intervient l'espace social défini, suivant les sociologues, par la répartition des individus ayant les mêmes aspirations, dans lequel le « quartier » s'inscrit avec des frontières psychiques très fortes, comme l'ont montré de nombreux travaux dont ceux de H. COING dans le XIII^{ème} arrondissement de Paris. (BERTRAND. M J, 1978).

Les quartiers se ressemblent beaucoup, tous abritent les mêmes fonctions et les mêmes populations, au moins à première vue. Et cependant chacun à une identité et un caractère propre. La force de cette identité varie certes d'un lieu et d'une époque à l'autre. Elle est peut-être moindre aujourd'hui que par le passé. Des villes qui n'ont été que peu modifiées depuis plusieurs siècles, comme CARCASSONNE ou PROVINS, VENISE ou FES, semblent ainsi taillées d'un seul bloc homogène que leur caractère semble fini. Il n'en reste plus qu'une forte unité d'ambiance qui émane de l'échelle, des matériaux, de l'espace public ; une unité qui définit à elle seule le caractère de la cité. (BOFILL. R et VERON. N, 1995).

Le caractère du quartier, n'est pas difficile à cerner : la nature des activités qu'il abrite, la forme de son espace public, sa décoration, ses matériaux, son âge, la végétation qui l'accompagne, la population qui l'habite, tout cela contribue à le déterminer.

6-5- L'image mentale :

La connaissance de notre environnement est le résultat des images que nous en faisons. Ces images sont loin d'être des données abstraites ou intellectuelles, leur rôle est l'orientation en permanence de nos comportements ainsi que l'évaluation des lieux dans lesquels nous nous trouvons (FISHER. G-N., 1997). La netteté de la représentation mentale d'un quartier apparaît fortement liée à la cohérence de ses espaces publics. Lorsqu'il n'y a pas d'espaces publics qui créent un sentiment de communauté, l'image mentale devient plus floue, et plus négative. (BOFILL. R et VERON. N, 1995).

Il semble que dans n'importe quelle ville donnée il existe une image collective qui est l'enveloppe d'un grand nombre d'images individuelles. Ou peut être y a-t-il une série

d'images collectives correspondant chacune à un groupe de citoyens. De telles images de groupe sont nécessaires à tout individu qui doit agir efficacement dans son milieu, et agir en commun avec ses compagnons. Chaque individu crée et porte en lui sa propre image mais il semble qu'il y ait une grande concordance entre les membres d'un même groupe. Ce sont ces images collectives, exprimant l'accord d'un nombre significatif de personnes, qui intéressent les urbanistes dont l'ambition est de modeler un environnement destiné à être utilisé par beaucoup de gens. (LYNCH. K, 1969).

La représentation mentale, associe des souvenirs à des objets et des paysages, elle permet de différencier un lieu d'un autre, elle permet aussi de repérer les qualités et les caractéristiques particulières que la personne accorde à un emplacement. Elle fait des sélections et introduit des distinctions entre les emplacements.

6-6- Le nombre des habitants:

La question, des limites spatiales et volumétriques du quartier, est fondamentale pour le planificateur, car lorsque le nombre des habitants s'élève, le quartier tend à se dissoudre ou cherche à se recomposer en plusieurs quartiers à travers d'innombrables obstacles. (BERTRAND. M J, 1978).

Dès que le nombre s'élève, le quartier tend à se dissoudre. « *Un quartier où le noyau d'équipements est au service de plus de 5000 habitants n'est plus tout à fait un quartier. (...) De même, un quartier ne doit pas excéder un périmètre de 3 kilomètres environ. (...) En effet le quartier, comme le bourg, est à l'échelle du piéton* ». La densification et l'étalement, vont porter leur fruit : l'anonymat devient la règle. Quand il y a trop de monde on ne peut pas faire connaissance. « *Dans un bourg, quand on entre chez un commerçant où il y a déjà des clients, on les salut ; on ne le fait pas dans les vastes quartiers des grandes villes. Les individus et les foyers sont étrangers les uns aux autres* ». (LEDROUT. R. 1979).

Lorsque le nombre d'habitant est élevé, les gens trouvent des difficultés de faire des connaissances et de nouer des relations sociales.

6-7- Le caractère des habitants :

Le quartier en sociologie se définit à partir de la qualité de ses habitants qui vivent dans des logements, qui entretiennent des relations avec leurs voisins. (BERTRAND. M J, 1978).

Les caractères de la population rassemblée jouent un rôle plus important. L'écologie américaine s'est attachée à l'analyse de la ségrégation qui se manifeste dans certaines villes.

Les cités des Etats-Unis lui offraient à cet égard un champ d'observation particulièrement riche et signifiant. Ce sont les différences ethniques et culturelles qui, au Etats-Unis, marquent le plus la ville sur le plan sociologique et tendent le plus fortement à déterminer les collectivités de quartier. (LEDRUT. R. 1979).

Dans la cité médiévale, les quartiers se constituent comme des réalités collectives à partir du statut social et professionnel des résidents. On trouve souvent le quartier des gens d'église, le quartier des commerçants et des artisans, le quartier militaire et administratif. Il y a une autre classification des quartiers, selon l'âge, la population d'un quartier peut être plus ou moins jeune. Cet aspect exerce un rôle décisif, en raison des attitudes, des comportements et des besoins propres à certains groupes d'âge. Les dispositions à la vie collective et les formes mêmes de la vie sociale changent avec l'âge. La présence d'un noyau solide de vieux habitants du quartier, parfois nés dans le quartier, donne une personnalité particulière au quartier, surtout lorsque ces vieux habitants ont un rôle important dans les organisations de quartier.

Aucun espace n'est perçu et utilisé de la même manière par tous les habitants unanimes : la pluralité sociale, les goûts individuels, le poids des habitudes, les aptitudes physiques font que chacun a une pratique spécifique même s'il est possible de repérer les grandes lignes d'attitudes collectives (...). L'âge et la profession sont fondamentaux, ouvrière ou bourgeoise, jeune ou âgée, une population homogène aura des relations sociales d'un égoïsme très différent de celui des habitants d'un secteur varié ; de même si la population est stable ou mobile, si l'installation des familles est ancienne ou récente. (BERTRAND. M J, 1978).

6-8- La mobilité

Parmi les facteurs qui entraînent la faiblesse du dynamisme collectif, la « mobilité ». La mobilité comme fait de vie quotidienne perturbe notre culture urbaine marquée par la sédentarité. (REMY. J. 1994).

D'un point de vue sociologique, la mobilité qui affecte une ville ne se réduit pas aux mouvements d'entrées dans la collectivité urbaine car les mouvements de sorties font également partie de cette mobilité. Or le rapport numérique, qui existe entre la population stable et la population fluctuante, est d'un grand effet sur l'intégration collective. *« L'enracinement dans la collectivité locale donne aux groupes les plus stables un rôle et un pouvoir considérables dans les affaires publiques. Ils peuvent par les relations qu'ils ont*

nouées et leurs (connaissances), s'intégrer plus facilement à la vie collective et participer d'autant mieux à la vie publique ». Alors la population tend à se couper en deux, d'une population stable enracinée relativement bien intégrée formant, parfois une véritable communauté et d'autre part, une population nouvellement installée, parfois d'origine ethnique étrangère ; la différence sociale est donc assez marquée entre le noyau stable et la marge instable de la population. Il faut en ajouter une autre différence dont l'influence n'est pas moindre. Les groupes les plus stables géographiquement sont aussi les plus imperméables socialement ; l'osmose est aussi faible sur le plan social que sur le plan géographique. La division de la population due à la mobilité se renforce et se traduit par une coupure sociologique dans la collectivité urbaine. Elle se manifeste parfois sur le plan morphologique par une ségrégation spatiale. (LEDROUT. R. 1979). Les propriétaires acceptent mal que les locataires qui prennent moins de soins pour les espaces extérieurs au logement, qu'ils participent moins à leur réfection, qu'ils les dégradent.

L'importance du réseau de relations nouées dans le milieu résidentiel dépend directement du temps de présence dont on dispose : plus la durée des migrations quotidiennes s'allonge, plus les relations de voisinage se raréfient. (BERTRAND. M J, 1978).

La stabilité de la population, favorise les relations d'intimités, relations de plusieurs années, les habitants se connaissent depuis longtemps, ils ont une amitié plus nouée par l'ancienneté. Dans les quartiers anciens, le plus grand nombre nés dans le quartier, ne le quitte qu'à sa mort ; ce phénomène contribue à donner au quartier une individualité. On peut comprendre aisément la nature des difficultés que rencontre un quartier et qui influencent la vie communautaire. (LEDROUT. R. 1979). La stabilité de la population est un phénomène qui favorise la population à nouer des relations, il contribue à l'intensité des relations sociales au sein du quartier.

Les effets de la mobilité

Les effets de la mobilité sur l'intégration collective dépendent de son intensité, elle exerce des actions sur les individus, sur les groupes et sur la communauté, mais les différences quantitatives entraînent des différences qualitatives et structurelles.

La mobilité réduit toujours les relations sociales et les interactions, en raison des difficultés éprouvées par l'individu instable pour nouer des contacts. Les ruptures incessantes de liens sociaux, produites par la mobilité, sont des facteurs de désorganisation des structures sociales.

Les effets sociologiques d'un accroissement de la fluidité ne conduisent pas seulement à une accentuation de la désorganisation des liens sociaux ; Ils entraînent aussi un affaiblissement de la conscience collective et de la personnalité urbaine. En effet, le sentiment d'appartenance des espaces est peu intense chez les nouveaux venus. La participation à la vie collective est d'autant plus restreinte que la mobilité est plus grande. Quand la mobilité est basse, il y a seulement un petit groupe de migrants qui souvent finiront par s'installer et par s'intégrer. (LEDROUT. R. 1979). Si l'on n'a pas le temps de s'installer, on ne peut nouer des relations qu'avec le voisinage immédiat.

La mobilité spatiale sous forme de mobilité résidentielle et de mobilité pendulaire, se répercute négativement aussi bien sur l'identité communale que sur l'intégration sociale. Ceci s'explique par plusieurs raisons. D'une part, l'identité communale se nourrit de la durée de logement : des personnes habitant depuis longtemps la même commune, développent une identité communale plus forte et sont aussi plus fortement intégrées. La probabilité de rencontrer d'autres personnes, de créer des relations d'amitié et d'adhérer à des associations augmente avec la durée de logement. La mobilité résidentielle agit toutefois comme barrière sur le développement des relations sociales. D'autre part, la mobilité pendulaire est considérée comme un facteur qui limite le développement de l'identité communale : les gens qui font la navette seraient moins fortement ancrés dans leur municipalité. (BUHLMANN. M, 2007).

On peut expliquer cela par la division des intérêts des pendulaires entre leur lieu de travail et leur lieu de résidence. La dissociation de l'activité et de la résidence éloigne aussi la plupart des gens de leur quartier, et ne les y amène souvent que le soir au moment où l'on préfère se reposer chez soi, cette dissociation influe sur les relations sociales.

6-9- La ségrégation socio-spatiale

L'idée de la ségrégation est un des thèmes les plus classiques de la sociologie urbaine dès lors que l'on évoque les inégalités. La ségrégation traite des interactions entre le social et le spatial et porte un intérêt aux différences socio-spatiales en général, à la question de la localisation/concentration des différences morphologiques ainsi qu'à l'impact des transformations de l'organisation socio-économique sur ces dernières. Outre, l'intérêt pour les modifications des modes de spatialisation des activités et comportements dans la ville.

La ségrégation est l'action de mettre à part. C'est une séparation imposée, plus ou moins radicale, de droit ou de fait, de personnes, de groupes sociaux ou de collectivités, suivant la

condition sociale, le niveau d'instruction, l'âge, le sexe... La ségrégation entraîne le plus souvent la discrimination. [Le Petit Robert, 2004].

La division sociale est issue de la division du travail et son étude est d'abord basée selon la localisation des habitants par les catégories socioprofessionnelles. « *La division sociale de l'espace urbain s'exprime donc de trois manières : la répartition des hommes, des groupes, des activités dans l'espace, la qualification des espaces, la construction et l'interprétation des formes spatiales.* » (RONCAYOLO. M, 1996).

La différenciation de l'espace est en relation directe avec l'organisation et le fonctionnement de la ville. La fragmentation socio-spatiale s'intéresse aux rites sociaux de fragments de ville comme effet des différences socio-économiques et spécificités culturelles. Elle s'exprimant en fonction d'une diversité de fragments urbains articulés sur le territoire. La fragmentation qui caractérise le nouveau modèle urbain va favoriser l'éloignement de certaines communautés par rapport à d'autres.

Les grands traits de la ségrégation socio-spatiale

La différenciation de l'espace est un aspect de l'organisation interne de la collectivité urbaine. La division sociale des villes révèle combien l'espace urbain dessine avec précision la hiérarchie sociale et les principales oppositions qui discriminent la structure sociale (ex : opposition entre quartiers bourgeois et quartiers populaires). La ségrégation entraîne des différences ou des inégalités entre des quartiers riches et des quartiers plus populaires ; les travaux en ce sens montrent en particulier une séparation de plus en plus forte entre les quartiers les plus aisés et les quartiers les plus en difficulté.

L'inégal accès aux équipements et consommations collectives offertes par la ville renforce la hiérarchie socio-spatiale. En effet, les catégories aisées profitent, dans leur environnement résidentiel, de la plus forte densité en équipements, tout en ayant une grande maîtrise de l'espace régional par la diversité des réseaux de transport dont elles bénéficient. Tandis que les catégories les plus défavorisées, sont dans une situation de handicap prononcé, du fait de la faiblesse des équipements présents sur place et d'une capacité limitée pour accéder aux zones bien équipées, pour des questions de coût et de distance. LEDRUT. R. 1979, dans son livre « *SOCIOLOGIE URBAINE* », a montré que la différenciation est renforcée par l'apparition spontanée d'équipements. La distribution spatiale de ces équipements joue un rôle au moins aussi important que leur nombre. Le rassemblement d'équipements assez

nombreux crée un pôle de différenciation de l'espace urbain, par les limites sociales que ce noyau établi en fonction de sa puissance d'attraction, mais la puissance de ce pôle est contrebalancée par l'éloignement et la puissance des autres pôles, essentiellement sur la base des déplacements à pieds.

6-10- L'habitat

L'habitat n'est pas seulement un outil adapté à certaines utilités pratiques, mais il est aussi le symbole d'un statut social ; dans cette perspective le sens de l'habitat est lié à la possibilité d'une médiation comme d'une affirmation de soi dans les rapports à autrui. (PELLEGRINO. P, JACOT. F, LAMBERT, C, 1994). C'est dans le secteur qui comprend son domicile que le citoyen vit le plus intensément. Bien connu et utilisé, l'espace résidentiel est approprié sentimentalement parce qu'il suppose une intégration sécurisante au sein d'une société garantissant un consensus des modes de vie.

L'habitat est non seulement un mode d'échanges à l'intérieur d'une cellule sociale, mais il est aussi un mode de relation à l'environnement et d'orientation des acteurs les uns par rapport aux autres ; il a non seulement une grandeur et une contenance, mais aussi un agencement, une division et un ordonnancement des usages et des relations, des évitements et des rencontres. (PELLEGRINO. P. 1994). Les caractéristiques des logements jouent également leur rôle : l'habitat pavillonnaire n'a pas les mêmes répercussions sociales que le grand immeuble. (LEDROUT. R. 1979). HLM ou logement non aidé de type collectif, habitat individuel, pavillonnaire dispersé ou groupé. Le statut du type d'habitat est en outre un élément déterminant pour l'appropriation de l'espace.

7- FACTEURS RELATIFS A L'EMPLACEMENT ET PARTICIPANTS A L'ANIMATION DES PLACES PUBLIQUES :

7-1- La cohésion sociologique

D'après M. PIERRE GEORGE, le degré de cohésion d'un groupe social peut se mesurer à la fidélité de la population locale à l'égard des magasins mis à sa disposition. A l'opposé des relations impersonnelles qu'imposent les grands magasins à rayons multiples, la rue commerçante est regardée comme « un vrai village » permettant un retour aux sources, aux origines familiales. (BERTRAND. M J, 1978).

« La vie sociale d'un quartier ne se limite pas aux relations sociales à l'intérieur du quartier, elle comprend également ce qu'il faut nommer au sens strict sa vie collective.

L'intensité de la vie collective dépend, d'une part, des relations sociales qui se nouent dans le quartier, d'autre part, du degré de participation des habitants aux activités collectives du quartier et à la vie des organisations propres au quartier ». (LEDRUT. R. 1979).

Le nombre, le volume et la vie des organisations collectives du quartier jouent un rôle essentiel dans la cohésion d'un quartier et son individualisation. Toute recherche sociologique sur les quartiers se doit donc de connaître et d'observer les organisations locales : associations de parents d'élèves, associations sportives, organisations religieuses, amicales diverses... Mais il ne suffit pas de dénombrer les organisations locales et faire l'inventaire de leurs fonctions et de leurs activités, il faut également découvrir l'ampleur et les formes de la participation à ces organisations. C'est dans la mesure où les habitants d'un quartier ont la charge et la responsabilité d'un service collectif que les fonctions du quartier ne sont pas exercées de façon instrumentale et mécanique.

C'est l'examen de la vie du quartier qui permet de saisir sa cohésion sociologique. Cette cohésion et cette individualité sont fonction non seulement des traits semblables et des liens émotionnels qui unissent les habitants, mais aussi des activités communes.

7-2- La circulation :

La circulation qui fait partie des principaux rôles joués par une place, s'y trouve à un moment privilégié de par la convergence d'itinéraires empruntés par toutes les catégories d'usagers, les transports en commun constituent un réseau qui assure à la place une centralité locale d'autant plus forte que les dessertes sont nombreuses et variées, et qui peut aussi lui conférer une valeur de repère symbolique pour toute l'agglomération. (BERTRAND. J. M, LISTOWSKI. H, 1984).

Donc l'intégration à la ville se fait par les dessertes directes des transports publics qui favorisent les déplacements vers tel quartier plutôt que vers tel autre. Des stations trop éloignées peuvent décourager l'utilisateur à fréquenter un quartier, une composition intégrée à la trame urbaine détermine des relations, des flux qui incitent à effectuer des déplacements. Donc il est nécessaire de préciser les sortes de liens entre la place et le reste de la ville. Une place à grande circulation peut devenir un espace d'animation et d'ambiance, qui concrétise la vie sociale du quartier.

Très souvent les espaces publics prennent de l'importance et de la valeur grâce au parcours qui permet d'y accéder. En effet le rythme de la marche à pied, permet un autre type

d'approche à l'égard de la cible du déplacement. Ainsi ce qui fera changer la perception de la ville c'est la possibilité du mouvement spatial offert par la marche : S'arrêter, se tourner sur soi-même, lever / baisser la tête, etc. (GEHRING. M, 1994). Dans une ville, les éléments qui bougent, en particuliers les habitants et leurs activités, ont autant d'importance que les éléments matériels statiques. (LYNCH, K, 1976). La place n'est souvent animée que par les promenades des retraités ou des jeunes mères de famille avec leurs bébés. L'utilisation intense de la place publique renforce l'attachement à cet espace, et parfois l'intensité même de la fréquentation crée des formes visuelles particulières, qui participent à l'animation de la place.

7-3- Les activités :

Les critères économiques, commerciaux et de production sont nécessaires à l'analyse des espaces urbains et de leur dynamique. Les activités déterminent le pouvoir de centralité, notamment le commerce, cette activité est toujours citée comme définissant un lieu particulier attractif. L'activité commerciale joue un rôle majeur dans l'animation des espaces publics.

L'échange commercial régulier et fréquent est au cœur de tout phénomène urbain. Pendant la majeure partie de l'histoire et jusqu'à une date relativement récente, le commerce a été, dans les villes, l'activité la plus visible. (...) dans les Flandres et l'Allemagne, le mot même de Markt (marché) est synonyme de la place centrale. Le Markt est la pièce principale du dispositif urbain. L'animation ancienne a disparu aujourd'hui, mais il faut imaginer ces places couvertes de boutiques et d'étales aux jours de marché pour se représenter correctement leur fonction originelle. C'est en cela que l'échange agit sur la ville comme une force structurante, en suscitant des espaces nouveaux et adaptés à la fonction commerciale, en créant un lien commun au sein de la cité. (BOFILL. R et VERON. N, 1995). Les places-marchés rectangulaires occupées par une halle, créées entre le milieu du XVIII^{ème} siècle et celui du XIX^{ème} siècle, sont à l'écart des voies de passage auxquelles elles se raccordent par un pédoncule. Cette localisation au cœur de l'îlot tient à ce qu'elles résultent d'une opération volontaire sur un terrain vaste destiné à la clientèle locale. (BERTRAND. J. M, LISTOWSKI. H, 1984).

Le commerce est un élément fondamental d'agrément du quartier. Certains quartiers ne sont mentalement possédés qu'à travers la fréquentation commerciale, l'amabilité du boutiquier contribue toujours à personnaliser la rue où l'on trouve la sécurité dans la familiarité. (...) Le commerce paraît seul capable de susciter un espace communautaire, de créer un certain type de « centralité ». En effet, il constitue le principal thème permettant à

l'habitant de structurer sa connaissance de la ville. (...) Dans les arrondissements populaires de PARIS, 72 à 85% des personnes interrogées décrivent leur quartier par les commerces. (BERTRAND. M J, 1978).

Pour cela l'activité commerciale est le principal facteur d'animation, l'élément qui structure le plus fortement la pratique de l'espace public, sa diversité ou son absence est le critère sur lequel repose l'appréciation qualitative des places publiques. Mais le degré d'animation diffère selon le type de commerce. Les commerces de luxe par exemple, offrent les objets et les services les plus soumis à la mode pour une élite favorisée. Tandis que le petit commerce est plus attractif. Pour BERTRAND M J, 1978, le « petit commerce » dans son ensemble est jugé favorablement, étant regardé comme créateur d'ambiance par l'animation qui résulte de la convergence de flux multiples. Bien que les prix qu'il pratique soient estimés chers, qu'on déplore la vétusté des boutiques, on apprécie d'avoir affaire à un spécialiste qui peut conseiller et assurer l'entretien après la vente.

L'habitude, la fréquentation quotidienne, créent peu à peu des liens aussi solides que longs à naître (...) Lorsque le contact est établi, naît une confiance solide : confiance dans la qualité et la fraîcheur des produits offerts, confiance dans la justesse des prix demandés. (COING. H. 1966). Les commerçants jouent un rôle majeur, et font partie intégrante de la communauté.

Les marchés ont un rôle déterminant dans les sociétés rurales et citadines en établissant des contacts entre les communautés, les familles, les groupes parfois éloignés les uns des autres. (...) Le commerce est l'une des fonctions que génère habituellement un carrefour et, sans conteste, il joue un rôle primordial tant du point de vue économique que social. (BERTRAND. J. M, LISTOWSKI. H, 1984).

Les fonctions se trouvant sur la place ou dans ses alentours attirent les gens, la foule. Les types de centralité commerciale, administrative, culturelle ou monumentale déterminent son public, sa fréquentation, l'ambiance humaine, et caractérisent les mouvements, les flux, dans leurs rythmes et leurs intensités. (BERTRAND. J. M, LISTOWSKI. H, 1984). Des places publiques ouvertes pour l'exposition des œuvres des peintres, des sculpteurs, des photographes, sont des places plus animées plus dynamique et plus conviviales.

C'est par le commerce qu'on commence l'appropriation de l'espace. La place est représentée, mémorisée suivant l'utilisation qu'on en a, l'attention qu'on lui prête, lorsque l'environnement change, sa valeur et sa perception varient simultanément. Le commerce représente la moitié des critères de localisation des centres villes. Cela montre l'attention qu'il

faut porter à l'analyse des fonctions urbaines, qu'exerce une place, et les différences d'un emplacement à l'autre qui peuvent influencer son appropriation.

7-4- La proximité du lieu de travail :

La proximité du lieu de travail, permet des trajets plus courts et plus faciles, elle augmente le temps de séjour sur le quartier, elle multiplie les trajets à pied et les occasions de rencontre. La circulation des piétons, aux heures d'entrée et de sortie du travail, contribue à l'animation des rues. (COING. H. 1966). Dans les quartiers anciens, activité et résidence sont étroitement associées. Les résidents ne se dispersent pas aux quatre coins de la ville pendant la plus grande partie de la journée. Ils entretiennent des relations dans leur travail. (LEDRUT. R. 1979). Pour cela le lieu de l'emploi occupe une place importante dans la pratique journalière, et l'animation du quartier.

7-5- L'attachement au quartier :

L'attachement au quartier est un phénomène ambigu. Toute mesure de la satisfaction ou de l'insatisfaction ressentie par les individus se révèle décevante. L'étude des relations réelles entre les familles et leur environnement permet seule d'évaluer l'importance de ces réactions affectives.

Au cours de certaines enquêtes menées dans plusieurs secteurs du 13^{ème} arrondissement de PARIS, HENRI COING.1966, affirme « *Nous avons été frappés de l'attachement de beaucoup de familles pour des quartiers que certains pourraient juger très déshérités* », malgré les conditions de vie et les logements insalubres, l'affirmation des habitants était tranchante : « *je suis très satisfait de mon quartier* », « *le quartier c'est un tout, vous pourrez bien sûr trouver ceci ou cela qui ne va pas, mais ça ne fait rien à l'affaire* », et les habitants ne savaient comment s'expliquer davantage, « *je ne sais pas vous dire... ces choses là se sentent mais ne s'expliquent pas* ». Ce sentiment d'être chez soi, que les habitants du quartier éprouvent tant de mal à analyser, révèle peu à peu ses composantes ; la puissance d'intégration du quartier nous semble d'abord en liaison étroite avec sa polyvalence : c'est dans la mesure où des personnes trouvent sur place satisfaction à tous leurs besoins, travail, approvisionnement, loisirs, relations, qu'une multitude de liens les attache au quartier. (COING. H. 1966). On peut expliquer ce phénomène par la proximité de ces lieux, qui incite les gens à passer la plus part du temps dans leur quartier, mais passer la plus grande partie de la journée dans un quartier ne suffit pas pour qu'on s'y sente chez-soi. Il faut encore la familiarité née d'une longue

accoutumance, la stabilité de la population apparaît comme une dimension essentielle de son intégration. Pour COING. H. 1966, la répétition des mêmes cheminements, des mêmes rencontres, la fidélité du client à ses commerçants, du promeneur à son itinéraire familial, forment entre les hommes, les maisons, les rues, des relations qui n'ont rien d'accidentel.

L'attachement au quartier est influencé par le sentiment d'appartenance, ce qui suppose l'existence d'une communauté où les individus non seulement ont des intérêts communs et le ressentent, mais où ils ont aussi des relations directes et se connaissent, cet enracinement accorde la plus grande place aux relations sociales de voisinage.

L'attachement est renforcé aussi par l'intégration sociale ; BUHLMANN. M, 2007, distingue deux dimensions : l'intégration informelle qui correspond à des contacts interpersonnels non formalisés. L'exemple typique est la qualité des contacts entre voisins. L'intégration formelle qui se base sur l'activité individuelle fournie dans le cadre des différentes organisations, par exemple être membre d'une association, aller aux cultes, etc. L'attachement affectif est considéré comme facteur clé de l'identité communale.

Le quartier de résidence est forcément « vécu », il fait partie du patrimoine individuel et familial. Le sentiment de possession est particulièrement vif chez les propriétaires plus que chez les simples locataires. (BERTRAND. M J, 1978). L'ancienneté de l'installation détermine des attitudes fortes, différentes et renforce l'attachement au lieu de résidence.

Le dispositif conceptuel de l'enracinement est opératoire dans des phénomènes sociaux qui découlent d'une sociabilité productrice du sentiment collectif « d'être ensemble » et d'appartenir à un « lieu commun ». L'« espace d'appartenance » d'un acteur social est toujours un espace d'enracinement dans un lieu et d'intégration dans un groupe. (PAIVA SILVANO. F. 1994).

L'habitant s'attache à son vieux quartier même si le paysage urbain est particulièrement déshérité, ce qui ne signifie pas qu'il méconnaisse ses tares, mais ce sentiment relève de l'émotion spontanée, d'un idéal subjectif. Cet amour ne s'appuie pas sur la valeur d'usage du quartier, on n'établit pas une balance consciente entre les avantages et les inconvénients et toutes les enquêtes relèvent l'impuissance de chacun à exprimer un tel attachement. (BERTRAND. M J, 1978).

CONCLUSION

L'acte de construire, d'aménager ou de gérer les espaces publics relève des sciences de l'ingénieur, de l'architecte, des aménageurs, des urbanistes, mais aussi des sciences sociales ; en effet cet acte prend réellement tout son sens pour celui qui utilise l'espace.

Le présent chapitre a été consacré pour la présentation des différents facteurs qui influencent les relations sociales au sein des places publiques et qui diffèrent d'un emplacement à un autre.

Une ville à supposer qu'elle soit homogène et sans contraintes urbanistiques, serait certes pratiquée diversement selon les références socioculturelles de ses habitants. Elle connaît de profondes transformations spatiales, économiques et sociales qui permettent de voir qu'il y a une différenciation, que l'espace n'est pas occupé de façon homogène, qu'il peut être attractif ou répulsif. Cette image fragmentée de la ville, ne provient pas seulement de la forme urbaine étalée, mais aussi de l'utilisation de son espace public par les usagers et les pratiques sociales qui y sont exercées et qui se manifestent également de façons différentes d'un emplacement à un autre.

Les inégalités dans le domaine des relations sociales (disparition du soutien social, isolement), et des droits sociaux (accès difficile aux offres, aux institutions, aux biens et aux services), influencent l'appropriation des espaces libres de la ville.

En résumé, les modes d'appropriation des places publiques, varient d'un emplacement à l'autre, selon plusieurs facteurs. Dans ce chapitre on a présenté des facteurs relatifs à l'emplacement et influençant la vie sociale : le nombre des habitants, la mobilité, la culture, l'identité, la dissociation du travail et de la résidence, etc. et des facteurs qui contribuent à intégrer la place dans un emplacement et qui participent à son animation comme : la cohésion sociologique, la circulation, les activités, la proximité du lieu de travail, l'attachement au lieu, etc. Le but est d'aménager des espaces de qualité répondant aux attentes des utilisateurs.